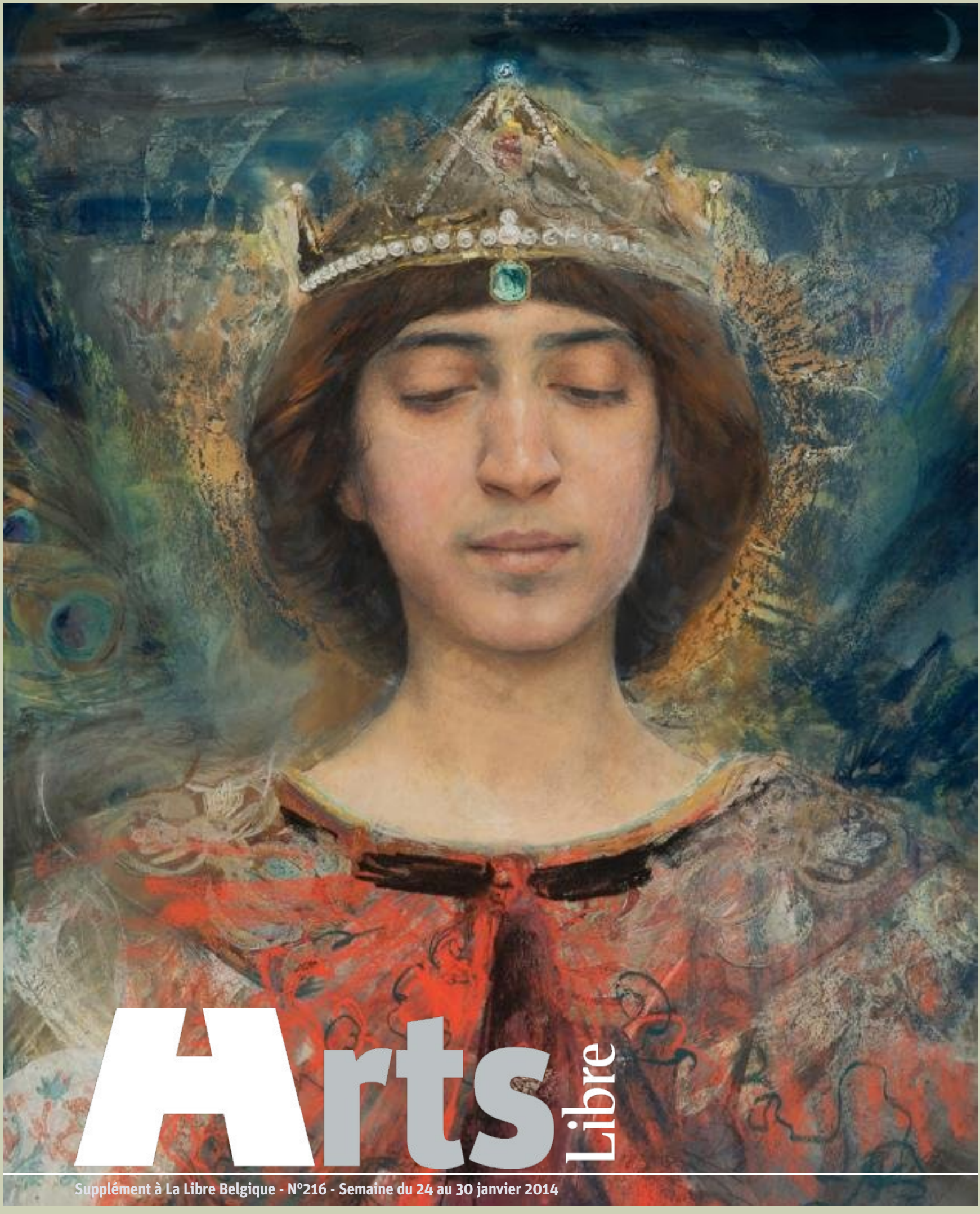

"APRÈS LA VICTOIRE", EDGARD MAXENCE, TEMPERA, GOUACHE, PASTEL, REHAUTS DE FEUILLE D'OR ET CRAYON NOIR, 54 X 43 CM. SIGNÉ ET DATÉ 1903 EN BAS À DROITE / COURTESY GALERIE ALEXIS BORDES

Arts Libre

Supplément à La Libre Belgique - N°216 - Semaine du 24 au 30 janvier 2014

DIVINE **BRAFA**

Dossier spécial
PP. 2 à 4

Commentaire

Brafa, Bruneaf, même combat ?

Par Roger Pierre Turine

Les foires d'art aujourd'hui se multipliant à l'envi comme les pains et le vin des noces de Cana jadis, on pourrait parler de vrai miracle si le prodige n'était entaché de son corollaire outrecuidant, une flambée des prix sans pareille, du jamais vu au royaume des dieux, fussent-ils africains, ici et là. Curieux en des temps qu'on dit de disette, et qui le sont pour une majorité de fauchés toujours plus pauvres, mais le sont de moins en moins pour des nantis toujours plus riches ! Dans quelle pièce dès lors jouons-nous alors que nous tendons, par tous les moyens, à crever l'abcès de surenchères indignes d'un monde civilisé ? Faut, hélas, s'en faire une triste raison, y a ceux qui gouvernent et y a les autres ! Faute d'y pouvoir quoi que ce soit, saluons quand même ces lieux d'exception, et même de perdition, que sont la Brafa et Bruneaf, tant, à force de sélections toujours plus draconiennes, elles réussissent à nous faire voir des étoiles de bonheur, fût-ce même, dans nos cas démunis, pour le seul plaisir des yeux. Faute de portefeuille adéquat, contentons-nous d'y rester serein, en somme aussi zen qu'un yogi décharné mais heureux. A la Brafa comme à Bruneaf, les découvertes sont légion et, si les arts premiers jouent cavalier seul en leurs échoppes du Sablon, ils ont, non seulement, de dignes représentants dans les travées de la Brafa : les spécialistes non-européens du Sablon et alentours ont eu le pif malin en accrochant leurs dates à celles du géant des arts tout terrain. D'où cette animation bruxelloise qui, durant une semaine, vous force à courir de Tours et Taxis au Sablon et vice-versa, l'œil hagard d'y voir autant de pièces merveilleuses susceptibles de saisir d'émotion tous les publics amateurs d'art au sommet. C'est un privilège, surtout à l'heure où certains de nos musées font défaut. Coup de bol en sus : fermé jusqu'en 1917 au moins, le Musée de l'Afrique centrale à Tervuren s'est trouvé une vitrine de substitution à la Brafa, y annonce quelques chefs-d'œuvre et même de superbes objets jamais sortis des réserves ! Rien que pour le fun, s'offrir coup sur coup et la Brafa et Bruneaf, c'est se garantir un hiver doux ! Et ce n'est pas tout car il est bon de le savoir, la Brafa n'aura jamais été aussi riche en art moderne, ce qui est une très bonne nouvelle. Pourquoi ne pas s'y écarquiller les yeux en toute décontraction.

Foire

Brafa, toujours

JACQUES VENE

Avec ses 128 stands, la Brafa s'inscrit dans le paysage européen comme un grand moment de culture et de négoce. La vitalité des acheteurs belges n'est plus a démontrer.

TOUR ET TAXIS, NAGUÈRE ENCORE ABANDONNÉ, érigé à la fin du XIXe siècle dans un style éclectique, est devenu un lieu majeur de la culture bruxelloise. En attendant que tous les aménagements se terminent un jour, les anciens entrepôts des douanes et de la gare servent à des événements marquants. La Brafa s'y est déployé avec une aisance remarquable depuis dix ans déjà. Dix ans aussi que Daniel Culot et Nicolas de Liedekerke ("Volume Architecture") sont les deux concepteurs de cette réunion qui ne cherche plus à grandir, sauf en qualité. La stratégie est d'être soi-même sans chercher à se comparer à Paris (la Biennale) et Maestricht (la Tefaf). Depuis 2004, Daniel et Nicolas assument ce rôle complexe, à chaque fois renouvelé, réinventé, plein de fantaisie, de charme et de couleurs. Cette fidélité du comité d'organisation à deux metteurs en scène qui passent le reste de leur temps à inventer ou à recréer des maisons est exemplaire. Cela montre la stabilité de l'événement, ce côté socle sur lequel le marché belge peut s'appuyer pour aller de l'avant et tenir le coup dans une crise qui date depuis 2009. Cette crise com-

©

plus belle

Chez Oscar De Vos (Lathem-Saint-Martin), l'optimisme est de rigueur, comme chez tous les exposants réunis à la Brafa, bien sûr. Cette toile d'Emile Claus "Repos de midi", traduit ce sentiment de bien-être.

Le Musée de Tervuren à la Brafa

Aux côtés des marchands belges et étrangers, la Brafa accueille un hôte de marque : le Musée de l'Afrique centrale à Tervuren. Fermé pour agrandissement jusqu'en 1917, le musée se donne une vitrine de choix pour faire valoir ses trésors, certains n'ayant jamais quitté les réserves. D'où l'occasion d'un beau voyage à travers le temps, les rites, les objets. Une équipe d'experts du musée a présidé aux choix. "Montrer la singularité du musée, éclairer notre rôle social, notre souci de recherche, la qualité de nos archives, nous a paru un devoir prioritaire". Scénarisé par Elie Levy, le concept est articulé pour une circulation aérée : des objets de légende aux monstres sacrés. (R.P.T.)

mence à perdre de la vigueur comme une zone de pluie venant de l'ouest.

Chloé Daval, étudiante à l'Ensav-La Cambre a été désignée par les deux metteurs en scène pour créer un tapis de sol qui depuis des années marque de son empreinte les esprits. Le noir et le blanc, scanné en grand format donne ici des motifs géométriques forts qui se répéteront sur quelques milliers de mètres carrés. Hors cela, l'aspect des longs corridors gardent leurs qualités de sobriété et d'élégance. Il n'y a que les espaces d'entrée qui se révèlent surprenants et réjouissants, comme si on entrait dans un module interstellaire, dans une odysée de l'espace temps. La Brafa vous mettra donc dans un état d'apesanteur.

Harold t'Kint de Roodenbeeke nous avait dit naguère ne pas vouloir changer une équipe et une formule qui gagne. Il a raison et cela réconforte.

Cent-vingt-huit stands cela n'est pas beaucoup. Mais c'est bien assez pour se partager un gâteau qui n'est pas aussi mondialisé que la Biennale et la Tefaf.

Le XX^{e} siècle sera la vedette de la manifestation. Tableaux, dessins et sculptures pour la première partie, avec la galerie Bérès en guise de phare inaltérable. Puis mobilier et objets art déco et design dans la seconde partie accrocheront les regards, avec les Mullendorff-Rapin, les Marcilhac et les Mathivet. Le mobilier classique français et les objets d'art du XVIII^{e} siècle restent importants, avec Steinitz et Fabre pour emmener les amateurs vers la lune. Alain Berger, Delvaille et les Theunissen-Ghellinck suivront aux côtés des négociants d'orfèvrerie dont De Leye et Arschot. La grande décoration et les effets de grandiloquence bien sentis, seront à voir chez les Anversois Victor Werner et Hervig Simons, quand Axel et Boris Vervoordt manieront le contemporain et l'antique. Puis il ne faudra pas manquer le stand commun des céramistes, emmenés par les Lemaire, papes du Tournai qui jettent des ponts sans trou entre les pays d'Europe où la porcelaine fut reine.

Philippe Farcy

JACQUES NEVE

Chez Jacques Nève, cette horloge française "Au noble Sauvage" représentant une nourrice africaine et son enfant, bronze patiné et doré, période Empire, vers 1800-1810, hauteur 42 cm.

Coups de cœur

Quelques stands méritent un arrêt

QUE L'ON NOUS PARDONNE LE CÔTÉ forcément subjectif de cette petite sélection, mais il y a des stands qui nous semblent immanquables comme celui du "Couvent des Ursulines" pour son mobilier Charles X ou encore celui d'Alexis Bordes pour ses dessins et tableaux européens des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles. Dans ce petit segment, l'arrivée de Franck Baulmes (Paris) est une aubaine. Ici aussi il s'agit de dessin, français ou italien d'entre 1630 et 1780. Chez Claude Bernard, coup de cœur assuré pour les nouvelles créations d'argent et de pierres semi-précieuses de Goudji; l'artiste transcende les siècles et les formes, c'est magique. La recherche du très bel objet médiéval chez De Backker (Hoogstraten) est passionnante.

Entre Paris, la Meuse, une frange de l'Allemagne et l'Espagne, on touche à une période des plus inspirée de la chrétienté. Coup de cœur sans voir, comme le guide Michelin qui donne des étoiles avant l'ouverture d'un restaurant, pour Arnaud Jaspar (Costermans, au Sablon), et dont nous sommes déjà sûr de la justesse des choix en mobilier et tableaux, pour sa première apparition ici. Clin d'œil encore à Ikodinovic qui persiste et signe dans le stand des céramistes pour sa fidélité au début du XIX^{e} siècle. Et pareillement pour la passion sans bornes de Jacques Nève (Braine-le-Château), qui défend comme personne les pendules anciennes, stand quasi unique sur la Brafa, mais quel stand !

L'archéologie est un segment très soutenu à la Brafa. Douze galeries en font partie. J. Bagot (Barcelone), y fait ses débuts; il a lancé son négoce en 2005. Il est le benjamin de la réunion. Du côté des jeunes, il y a encore Frédéric d'Ansembourg et ses remarquables bijoux des années 1850-1950.

Chapeau bas encore pour la librairie Sanderus (Gand) qui, sur son stand seul, va enchanter les amateurs de gravures anciennes et de livres imprimés rares. Les libraires sont comme les céramistes, réunis en un seul stand composé de vitrines fermées. L'ambiance feutrée y est bienvenue pour échapper au brouhaha de la foule et retrouver avec quelques auteurs un brin de solitude. Enfin, il ne faudra pas rater la galerie de Manuel Barbié (Barcelone), pour l'importance des créations du XX^{e} siècle d'artistes majeurs comme Picasso, Chillida, Maria Blanchard ou Hans Arp.

La Brafa assure une diversité spectaculaire. C'est un enrichissement de s'y rendre.

Ph. Fy.

t.

Au top des arts ethniques

Brafa en mode majeur et moderne

Zao Wou Ki (1920-2013), 20.12.96 – 17.01.97, 1997, huile sur toile, 130 x 162 cm. En bas, Clarice, Niki de Saint Phalle, résine synthétique peinte, 118.5 x 114 x 84 cm, 1981-1982.

COURTESY GALERIE PASCAL LANSBERG

Internationale, la Brafa ne cesse de grimper sur l'échelle des valeurs. Elle est parcours à travers l'histoire des hommes et des civilisations.

LA CRÉATION TRIBALE N'A JAMAIS AUTANT suscité les engouements d'un public d'afficionados, n'a jamais été aussi prisée des directeurs de musées d'art, les meilleures pièces ethniques s'y accouplant à des collections qui, il y a peu encore, faisaient la fine bouche devant tout ce qui n'était pas d'Occident. Comment ne pas s'en réjouir quand il apparaît que, cultuels avant tout, ces expressions indigènes étaient aussi l'affaire de créateurs soucieux d'excellence pour plaire aux dieux ! Une petite dizaine de galeries illustrent, à la Brafa, les arts africains, océaniens, précolombiens.

Didier Claes, membre du comité d'organisation, nouveau Président de Bruneaf, y fera banco avec, pièces d'exception, un masque Léga en bois et une figure nkisi des Songye, venus de la RDC. Le Parisien Bernard Dulon mise son stand sur une rare figure de Tshibinda Ilunga, divinité légendaire des Tschokwe d'Angola et de RDC; à remarquer chez lui une figure ancestrale Luluwa, RDC, allure sévère et baroquisme distinctif. Le Montréalais Jacques Germain annonce un superbe masque Bété/Guro et un masque de course Dan à la belle patine miel, de la Côte d'Ivoire, alors que la Galerie de Montbrison nous entraîne au Nigéria pour un masque Idoma et au Gabon pour un Kwele. Adrien Schlag, de Bruxelles, offre de beaux exemples Senufo, Pende, Vili, quand Mermoz, de Paris, mise sur le Précolombien. Si Serge Schoffel, de Bruxelles, se diversifie entre le Bénin, l'Indonésie et la Nouvelle Irlande, Schoffel-Valuat, de Paris, innove avec un masque Kanak.

La création contemporaine demeure timide, quand l'offre moderne abonde et cible avec aisance un XX[e] siècle qui en a vu de toutes les couleurs. Le Parisien Pascal Lansberg fait régulièrement merveille, cette fois avec une attachante peinture de Zao Wou-Ki qui devrait enlever les suffrages; intitulée "20.12.96-17.01.97", elle se décline sans outrance, toute harmonie et légèreté; ne pas y manquer un Vasarely noir et blanc de 1958, l'âge d'or du peintre. Emblématique de l'après-guerre à Paris, Claude Bernard revient avec des choix divers : or et argenterie du Géorgien Goudji et puis Raoul Ubac, mais aussi Music, Laget, Barrot : diversité et qualité ! Axel Vervoordt fait flèche de tout bois et sa "Composicio vertical negra" (1960), du grand Tapiès devrait susciter des envies. Poids lourd de la foire, Guy Pieters sait varier les plaisirs et mener sa partition entre Fabre, Delvoye et même Folon et leur adjoindre du Schnabel, du Christo, du Niki de Saint Phalle. Samuel Vanhoegarden, le Knokkois, annonce un Hartung du plus bel effet, encre en bleu et noir de 1960, et un séduisant Tom Wesselman, une "Monica couchée" de 1987.

La Whitford Fine Art de Londres possède un Bram Bogart bienvenu et ancien, une "Naissance du crépuscule" riche en rouge et noir. Jane Bastien explicite sa passion de la découverte extra muros : après les Chinois, voici ses artistes indiens et, notamment, Manish Pushkale et Binoy Varghese. Bérès de Paris annonce un Lemmen luministe de 1891, "La mer", déclinée par petites touches colorées, quand la Hongroise Judith Reigl s'y impose avec une toile sensible de 2010. Chinois aussi, mais abstraits classiques, chez Aktis de Londres : Zao Wou-Ki et Cheu Ten Chun.

Patron de la foire, Harold T'Kint n'est pas en reste de valeurs et, chez lui, une composition abstraite de Georges Remi, alias Hergé, devrait susciter l'intérêt curieux, à côté d'une autre composition de même type, mais plus explosive, signée Sam Francis. Chez Patrick Lancz, Serge Poliakoff bénéficiera de son actualité parisienne : "Red and Green" de 1962 y est à saisir. De beaux Hongrois à l'enseigne de Kalman Maklary, de Budapest, et Judith Reigl ou Simon Hantaï y sont de premiers choix. Un Riopelle de 1960. Chez le Cannois Hurtebize, un "Blanc volatile" d'Alechinsky chez Jamar, "Printemps" (1928) d'Edgard Tytgat chez Francis Maere, des Américains actuels – Christopher Wool ou Philip Taaffe – chez Maruani&Noirhomme, un "Nu au bain" de 1925, très figuratif, de Fautrier, chez AB de Paris, Arp, Metzinger, Miro chez le Barcelonais Manuel Barbié... Il y en a pour tous les gouts à défaut d'être pour toutes les bourses ! Epinglons une superbe "Tête d'oiseau", de Karel Appel (1958) à la Galerie Fleury de Paris, du George Condo et du Wesselman, Galerie Rive Gauche. Que du bonheur ? Allez-y voir !

Roger Pierre Turine

Première à Bruxelles pour Basquiat

JEAN-MICHEL BASQUIAT/ARCURIAL

Jean-Michel Basquiat (1960-1988) fut un de ces météores de l'art dont on se plaît à constater que sa peinture, d'essence primitiviste et populaire, déjantée et tonique, est, en moins de deux, passée, dans l'imaginaire universel, au rang d'art supérieur, reflet indiscutable d'une époque new-yorkaise en ébullition. Ecriture circonstanciée, unique, mais aussi écriture sans frontière, tant elle tend à rapprocher l'individu de ses sources, ses combats, ses attentes, dans un monde déshumanisé, sans illusion. Basquiat a frappé fort, sur les murs de Brooklyn d'abord, puis sur toile et en galeries et musées. Né de père haïtien et de mère portoricaine, coulait en lui de ce sang noir qui aura, à bon escient, titillé ses neurones pour qu'en gicle un art de feu et de fièvre, à la fois symbolique et direct comme un uppercut. Dix toiles et œuvres sur papier, datées de 1982 à 1985, nous en disent davantage sur sa verve créatrice et récurrente que de vains discours. Basquiat flambait sur sa toile à la vitesse de l'éclair. Sa vie fut au diapason : soudaine et brève. Patrimoine de particuliers, ces Basquiat ne sont pas à vendre mais à méditer. Un fameux cadeau venu à son heure à l'heure de la Brafa !
R.P.T.

→ *5, avenue Franklin Roosevelt, 1050 Bruxelles. Jusqu'au 13 février. Infos : www.artcurial.com*

©